

SUISSE • «DU JOUR AU LENDEMAIN» DE FRANK MATTER

Le dernier combat du quatrième âge

Rester chez eux, échapper le plus longtemps possible au «placard» de la maison de retraite. Voilà le combat de Monique, Anny, Elisabeth et Silvan, nonagénaires bâlois aux caractères bien trempés, attachés à leur indépendance. Plus ou moins malades et séniles, avec la solitude et les souvenirs pour derniers compagnons, ils s'accommodent de leur sort avec humour et manifestent une farouche volonté de vivre.

Le premier attrait du documentaire de Frank Matter, qui ne voulait pas «faire un film triste», ce sont ses protagonistes et leurs personnalités de battants. *Du jour au lendemain* ne se résume pas pour autant à une touchante galerie de portraits. S'intéressant à leur quotidien plutôt qu'à leur parcours de vie, à l'attitude des familles comme au travail du service de soins à domicile, le cinéaste cerne avec acuité la problématique du quatrième âge: le respect de la dignité humaine dans cet équilibre précaire entre autonomie et dépendance qui marque les ultimes étapes de l'existence.

Sans voyeurisme ni pathos, avec pudeur et compassion, la caméra discrète de Matter témoigne d'une réalité à laquelle on préfère éviter de se confronter alors qu'elle concernera la plupart d'entre nous. Ces quatre destins individuels font bien sûr écho à de vraies questions de société, le film évoquant aussi les conditions de travail du personnel soignant qui, au détriment du relationnel, sont soumises aux impératifs de rentabilité, à la bureaucratie et aux pressions des assurances. Autant de qualités qui placent ce documentaire un cran au-dessus du simple reportage TV. MLR

AFGHANISTAN • «WAJMA, UNE FIANCÉE AFGHANE»

DE BARMAK AKRAM

On ne badine pas avec l'honneur

La première séquence suit une équipe de démineurs, dont fait partie le père de l'héroïne. Prémonition subliminale d'une explosion de violence à venir, et métaphore d'une tension qui s'insinue dès le début du film. *Wajma, une fiancée afghane* commence pourtant sous les auspices insouciant d'une romance clandestine: dans le Kaboul d'au-

jourd'hui où la nouvelle génération s'émancipe, le serveur Mustafa et l'étudiante en droit Wajma sont très amoureux et grisés par l'ivresse de leurs rendez-vous secrets. Mais la pression sociale est bien là. Quand le jeune homme devient trop pressant, sa tendre ingénue temporise: «Quand vas-tu envoyer ta mère me demander en mariage?»

Après un fondu au noir et la réplique angoissée qui suit («on aurait dû attendre»), on comprend instantanément que l'irréversible s'est produit et qu'un drame se prépare. Avant que tout bascule se confirme ainsi le soupçon d'un film à thèse sur la condition féminine en Afghanistan, déjà au cœur du premier long métrage inédit ici de Barmak Akram (*L'Enfant de Kaboul*).

Si *Wajma* relève bien de ce cinéma programmatique, son incroyable intensité balaie néanmoins toutes réticences. Elle tient à un réalisme documentaire confondant, à la mécanique imparable du scénario, à la justesse admirable des comédiens et à la complexité inattendue du propos. Car le réalisateur nous fait partager autant le dilemme de Wajma que celui de son père et de son fiancé. Au fond tous victimes, mais chacun à leur niveau, d'une société où la mort vaut mieux que le «deshonneur», la loi même ne punissant pas le meurtre dans certaines circonstances. Le mérite du cinéaste paraît encore plus grand lorsqu'on sait qu'il cumule les fonctions de scénariste, réalisateur, producteur, chef opérateur, compositeur et monteur. MLR

IRAN • «LES MANUSCRITS NE BRÛLENT PAS»

DE MOHAMMAD RASOULOF

Cinéma de résistance

Il est des pays où faire du cinéma est plus qu'un acte politique: un acte de résistance. Tel est le cas des *Manuscrits ne brûlent pas* de Mohammad Rasoulouf, cinéaste qui subit actuellement les foudres des autorités – rentré en Iran, il est aujourd'hui privé de son passeport. Et pour cause: cette histoire de petits tueurs, engagés par le pouvoir et lancés à la recherche de manuscrits autobiographiques cachés par un écrivain, est aux antipodes de l'image d'Epinal imposée par la censure officielle.

Un film où l'on voit, par exemple, deux personnages buvant une bouteille de vodka: sacrilège dans un pays où l'alcool est prohibé, et à plus forte raison sa représentation à l'écran. De même, la critique directe des basses œuvres du régime et la noirceur absolue de la fin des

Manuscrits ne brûlent pas relèvent d'un courage rare tant de la part du réalisateur que des acteurs. En ce sens, Mohammad Rasoulouf a pris le risque de rompre de façon spectaculaire avec la prudence et les circonvolutions métaphoriques habituelles du cinéma iranien. Ironie du sort, si son auteur est aujourd'hui bloqué, le film n'arrête pas de circuler dans les plus importants festivals européens.

PASCAL BAERISWYL/*La Liberté*

A l'affiche dès lundi au Zinéma à Lausanne et aux Cinémas du Grütli à Genève

DVD • «LETTRE D'UNE INCONNUE» DE MAX OPHÜLS

Chronique d'une passion inassouvie

Carlotta réédite *Lettre d'une inconnue*, le film le plus célèbre de la période américaine de Max Ophüls. Si on peut s'interroger sur la pertinence de ce choix alors que *Liebele!* ou *La Signora di tutti* restent indisponibles hors du Royaume-Uni, ne boudons pas notre plaisir: cette adaptation de Stefan Zweig est l'un des plus beaux films de son auteur, et l'un des plus beaux mélodrames du cinéma.

L'un des plus complexes aussi. On sait que le film est une bouleversante histoire d'amour insatisfait, suivant une femme (Lisa) qui se consume de passion pour un pianiste (Stefan) avec lequel elle ne passera qu'une nuit. On sait qu'entre les mains d'Ophüls, la caméra virevolte et le noir et blanc est chatoyant. Ce qui frappe en revoyant *Lettre d'une inconnue*, c'est néanmoins l'ambiguïté de cette passion, constamment tiraillée entre professeur du fantasme et médiocrité de la réalité – ce que souligne, dans le plus intéressant des bonus, une analyse aussi irritante que stimulante du critique Tag Gallagher.

Cette ambiguïté est traduite par la structure de l'œuvre: une première partie consacrée à la construction obsessionnelle du fantasme et à sa satisfaction temporaire, puis une seconde qui s'en fait l'écho sur un mode désenchanté. Dichotomie incarnée par un des plus beaux plans du film, où Ophüls reprend un angle de caméra qui avait montré Lisa épiant Stefan gravissant ses escaliers avec une autre femme, pour le voir accomplir ce même trajet avec elle. Manière suprême de montrer l'instant culminant du fantasme assouvi tout en suggérant la triste vérité d'une relation interchangeable, pour le pianiste, avec tant d'autres. NATHAN LETORE

LETTRE D'UNE INCONNUE DE MAX OPHÜLS (1948), CARLOTTA.